

Préface

À l'heure où paraît en France une excellente et stimulante biographie d'Aelred de Rievaulx¹, sans doute y a-t-il quelque justice à lui rendre la place qui lui revient. L'abbé cistercien a, reconnaissons-le, parfois pâti d'une certaine méconnaissance ou d'une lecture quelque peu unilatérale, trop souvent réduite par exemple au seul thème de l'amitié, « clef intérieure de l'harmonie universelle » (D. Cazes), et ce fut l'un des mérites de ce colloque que d'éclairer sa figure sous un jour nouveau qui allie avec bonheur l'histoire et la politique, l'anthropologie et la philosophie, la théologie et la spiritualité.

*

On ne peut approcher Aelred (1110-1167) si l'on oublie qu'il était « avant tout un homme du Nord » (J. Verger), de bonne famille, un homme enraciné dans une tradition chrétienne vénérable. Ce Northumbrien, un temps *economus* du roi David I^{er} d'Écosse, fut subjugué par le rayonnement de la vie monastique à Rievaulx jusqu'à s'y présenter à la recherche d'une *arctior vita*, « au sens d'une vie plus conforme à la *Regula Benedicti* » (X. Morales). Rallié, avant que celui-ci n'accède au trône, à Henri II Plantagenêt dont il deviendra le conseiller, il tira bénéfice de l'héritage anglo-saxon en un temps de relative prospérité, cette fameuse renaissance de la première moitié du XII^e siècle qui vit l'économie se développer et la vie sociale, politique et religieuse prendre forme.

Hormis un séjour à Rome et la participation à quelques chapitres à Cîteaux, Aelred a relativement peu voyagé et s'il se montre moins politique que saint Bernard, qui d'ailleurs « ne lui demandait pas d'être un autre Bernard, mais, dans un contrat bien précis, d'être lui-même » (D. Bertrand), il n'en demeure pas moins fort à son aise en son temps. Il n'est que de confronter la *Lamentation pour la mort*

¹ P.-A. BURTON, *Aelred de Rievaulx (1110-1167). Essai de biographie existentielle et spirituelle*, Paris, Cerf, 2010, 650 p.

du roi David (1153) et la *Vie de saint Édouard* (1161-1163) pour se rendre compte qu'il développe des conceptions politiques, que celles-ci se déploient et vont en s'affinant. Notons toutefois que, plus encore que les faits historiques, ce sont les réactions des personnages qui retiennent son attention au point que ses traités historiques ont pour principal objet « de montrer de quelle manière un souverain peut instaurer et maintenir la paix » (M. L. Dutton). Toutes les leçons de l'histoire, fût-elle seulement locale, donnent lieu chez Aelred à une interprétation morale et l'on comprend sans peine l'importance que revêt l'*exemplum*, jusqu'en des histoires aussi sordides que celle de *La Religieuse de Watton*. Dès lors, on ne s'étonnera pas de voir la figure du roi modelée sur celle de l'abbé bénédictin telle qu'elle est dépeinte par la *Regula*, tout comme l'on constatera que la vision de paix qui embrasse tout le cosmos, dénommée *requies*, constitue sans doute une « catégorie herméneutique centrale dans ses écrits » (D. Pezzini), écrits où le Rievallien fait montre d'une grande liberté qui trouve un écho jusque dans son interprétation des Écritures.

*

N'oublions pas non plus que sa manducation de la Parole de Dieu fut précédée par une connaissance sérieuse des Antiquités et, qu'à le lire, on devine qu'il a bénéficié d'« une excellente culture grammaticale et [d']une réelle familiarité avec les Classiques » (J. Verger) au premier rang desquels les auteurs chrétiens (Jérôme, Augustin, Orose, Grégoire le Grand, Boèce, etc.) qu'il a lui-même traduits ou fait traduire. On ne sera donc pas surpris de trouver sous sa plume des citations, des allusions ou des réminiscences des *Confessions*, du *De civitate Dei*, de la *Regula* ou de l'*Historia ecclesiastica*. Pour ne retenir que ce seul exemple, son usage de saint Augustin est tout à fait assumé (*sacramentum* et *exemplum*, *in via* et *ad patriam*...). D'aucuns ont remarqué qu'il était d'ailleurs l'un des rares à nommer ses sources². Faut-il pour autant en conclure que, « de bonne grâce, il reconnaît que son originalité n'est pas originale » (D. Bertrand) ? Ne faudrait-il pas plutôt souligner que ses interprétations ne sont jamais factices et que « là où il puise ses idées chez les auteurs patristiques, toujours il les remanie » (E. Dietz) ? En d'autres termes, une lecture trop rapide ne risquerait-elle pas de sous-estimer

² Si Aelred de Rievaulx s'est montré un digne héritier de ses proches et lointains devanciers, plusieurs contributeurs de ce colloque ont souligné la dette contractée auprès du père Charles Dumont. Rappelons que, devenu en 1963 rédacteur en chef des *Collectanea*, il fut également le maître d'œuvre des journées d'études sur Aelred en octobre 1992. Il entra dans la Lumière, le jour de Noël 2009.

un auteur qui « tout en feignant de recopier la tradition, [...] y introduit des déplacements presque imperceptibles qui changent tout » (X. Morales) ?

*

Son interprétation de l'Écriture, *bibliotheca cordis, speculum nostrum*, est frappée du sceau de la liberté qui résonne d'abord comme un écho fidèle du souci qu'a l'abbé cistercien de toujours tenir compte de la singularité des personnes et des conjonctures, et de la multiplicité des sens. Si l'Écriture est bien la « source de toute instruction » (P.-A. Burton), son interprétation n'en est que plus décisive pour la vie chrétienne. La méthode d'Aelred, qui certes ne lui est pas propre mais qui conserve l'empreinte d'un style dont la postérité ne sera pas peu féconde, a pu être décrite comme la conjonction de l'art de la transposition (1 Co 10 et Rm 15, 4) et de l'art de la fragmentation selon trois directions (foi, espérance, charité). Le but évident, pétrinien (1 P 2, 2) et paulinien (1 Cor 3, 2) oserait-on dire, est de rendre digestible la nourriture scripturaire, *lac parvulorum*, « le lait des petits enfants », en l'adaptant à la singularité et à la faiblesse de chacun des moines. S'il est possible et légitime de parler d'une « stratégie de l'ambivalence » (E. Dietz), ce n'est que pour mieux souligner l'ambiguïté et la complexité des situations et mieux faire retentir la victoire finale de la miséricorde et de la grâce de Dieu qui, au fond, constitue la seule assurance.

Cette lecture savoureuse de l'Écriture le guide dans son propre comportement abbatial. *Suamque fragilitatem semper suspectus sit, memineritque calamum quassatum non conterendum*³ (RB 64, 13). Patience, tendresse paternelle, amitié, conscience de sa faiblesse et de celle d'autrui caractérisent son abbatial. *Sed et praeceptum Domini in adversis et iniuriis per patientiam adimplentes*⁴ [...] (RB 7, 42). Il est exact de dire que, pour lui, loin de tout repliement, « la question-mère conduit de l'inquiétude pour soi au souci de l'autre » (D. Cazes). On devine son esprit pacificateur, son souci de conciliateur, trop conscient qu'il est de l'*infirmetas* qui marque tout homme et le confronte à son devoir de compassion. Il « laisse ainsi entrevoir son expérience personnelle de père spirituel d'une communauté monastique » (A. Simón), lui qui orne si souvent son propos d'exemples concrets d'origine scripturaire ou monastique. En d'autres termes,

³ « Qu'il surveille toujours sa propre fragilité et se souvienne qu'on ne doit pas briser le roseau cassé » (trad. A. DUMAS, Paris, Cerf, 1977).

⁴ « Mais accomplissant encore le commandement du Seigneur dans l'adversité et l'injustice... »

chez Aelred, l'ambivalence du regard, qui est de l'ordre de la *ratio*, se conjugue constamment « à un regard compatissant (qui relève de l'*affectus*) » (E. Dietz) à l'égard d'une faiblesse qui a été pleinement assumée par Dieu en Jésus Christ.

*

Point n'est besoin de produire de grands efforts pour discerner en Aelred « un passionné de l'Incarnation » (E. Dietz) qui, comme l'Apôtre, reconnaît que « tout, et en plénitude, se trouve dans le Christ » (*Sermon* 58, 14). La question n'est pas ici d'ordre dogmatique mais bien existentielle pour un abbé de Rievaulx pour qui l'homme concret est toujours un être de relations, et la *sequela Christi* une relation toute spéciale et unique à Jésus, lequel se révèle aussi comme étant le « Tiers entre nous ». En contemplant les mystères du Christ, qui « pour ainsi dire mûrissent dans la psychologie de celui qui en fait l'objet de sa méditation et de son désir » (I. Biffi), Aelred est bien conscient que l'Incarnation divine « rend l'homme à son humanité » (D. Cazes), jusque dans les puissances de son âme. Ne serait-il pas « de ces hommes à la forte puissance d'imagination que la méditation sera chargée de sanctifier » (S. Vaujour) ? L'*intentio cordis* (RB 52), c'est orienter résolument sa contemplation vers le Christ, contemplation de son humanité, « humanité presque amusante et tellement britannique » (L. Bouyer cité par I. Biffi), et des bienfaits qu'elle dispense pour affronter au mieux un combat spirituel qui « trouve sa fine pointe dans l'aversion d'une figure omniprésente dans les homélies d'Aelred : l'Antichrist » (Ph. Molac). Tel est bien le but avoué de la méditation : que la vie du Christ passe de l'écrit à l'état de réalité en nous. Il est très suggestif de noter qu'en mûrissant, Aelred déploie sa perspective : la formation du Christ est appelée à s'accomplir non seulement *in anima* mais aussi *in ecclesia* et même *in historia* (P.-A. Burton). Sa christologie articule admirablement les mystères du Christ comme événements historiques, les mystères du Christ qui offrent la grâce et les mystères du Christ appelés à s'accomplir dans l'eschatologie, gerbe qui se noue dans le « *semper* de la présence du Christ à travers l'eucharistie » (Ph. Nouzille). Puisque l'abbé de Rievaulx reconnaît que « toute la douceur de la terre, c'est l'humanité du Christ » (*Sermon* 68, 7), l'emploi récurrent du terme *affectus* doit être compris comme le souci constant de promouvoir une approche « intégrale » du Christ.

*

L'actualité de ce propos médiéval sautera aux yeux de celui qui se rappellera non seulement que, sans rien nier de son intellectualité, la

théologie est « un *affectus fidei* » (A. Simón), mais aussi que notre temps a redécouvert que les affects accompagnent et orientent les représentations. L'acribie de l'analyse psychologique, la bonté soulignée de la faculté d'amour, l'insistance sur l'expérience intersubjective constituent autant d'éléments significatifs d'une époque qui assiste au « retour en force de la phénoménologie des affects » (E. Falque). Il y a pourtant loin du XII^e au XXI^e siècle, les contextes historiques, culturels et spirituels sont bien différents et l'on sait le risque qu'il y aurait à passer sous silence voire à franchir cette distance sans précaution. Comme on a pu fort justement l'observer, « on ne saurait rabattre si immédiatement l'*affectus* monastique (Aelred) sur la *Befindlichkeit* phénoménologique (Heidegger) sans nuire à l'un et à l'autre » (E. Falque). Pourtant, loin de tout sentimentalisme, nul ne niera la fécondité toujours nouvelle du « meilleur auteur de la tradition chrétienne concernant la charité » (D. Bertrand), un abbé qui « ne parle de lui qu'en vue de nous » (S. Vaujour), un abbé pour qui la formation des novices « est un apostolat de la charité, [...] une éducation du cœur, nécessairement humaine, intégrale puisqu'elle tient compte de toutes les dimensions de l'être : du corps, du cœur et de l'esprit » (M.-B. Bernard). L'exemple qu'a légué le docteur de l'amitié spirituelle portera encore de nombreux et beaux fruits. « *Abbas qui praeesse dignus est monasterio semper meminere debet quod dicitur et nomen maioris factis implere*⁵ » (RB 2, 1).

Philippe CURBELIÉ
Doyen de la faculté de théologie
Institut catholique de Toulouse

⁵ « L'abbé, celui qui est digne d'être à la tête du monastère, doit se rappeler sans cesse comment on l'appelle, et réaliser par des actes le titre de supérieur. »